Latin technique du XII^e au XVIII^e siècle

Jean-Marc Mandosio

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/701>

DOI : 10.4000/ashp.701

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 159-163

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Jean-Marc Mandosio, « Latin technique du XII^e au XVIII^e siècle », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 140 | 2009, mis en ligne le 15 octobre 2009, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/701> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.701>

LATIN TECHNIQUE DU XII^e AU XVIII^e SIÈCLE

Maître de conférences : M. Jean-Marc MANDOSIO

Programme de l'année 2007-2008 : I. *Jacques Lefèvre d'Étaples, De magia naturali ; textes alchimiques médiévaux.* — II. *Le commentaire de Jean Péna (1555) sur le De natura deorum de Cicéron*, en collaboration avec M^{me} Marie-Dominique Couzinet.

I. *Jacques Lefèvre d'Étaples, De magia naturali ; textes alchimiques médiévaux*

L'analyse du livre III du *De magia naturali* de Lefèvre d'Étaples, consacré à l'influence exercée sur la terre par les constellations boréales (voir le *Livret-Annuaire*, 2006-2007, p. 134), a été poursuivie cette année. Après le Dragon (III, 2) et les deux Ourses (III, 3), Lefèvre présente le Bouvier (III, 4), qu'il appelle le « fidèle gardien de l'Ourse », d'après le nom grec de l'étoile la plus brillante de cette constellation : *Arcturus*, devenu *Arcitenens* (« l'Archer ») dans le manuscrit O, par suite d'une confusion avec l'un des noms de la constellation du Sagittaire. L'erreur du copiste s'explique par le fait que, dans les vers de Manilius (*Astronomica*, V, 357 *sqq.*) que Lefèvre cite à l'appui de son interprétation, il est d'abord question de l'Archer : *Hunc subit Arcitenens, cujus pars quinta nitentem / Arcturum ostendit ponto ...* (« [Le Centaure] est suivi par l'Archer, dont le cinquième degré montre le brillant Arcturus sur la mer »). Un passage particulièrement difficile de ce chapitre, se référant implicitement à Valère-Maxime (*Facta et dicta memorabilia*, VI, 8, 1-3), a occasionné la transformation, dans les manuscrits V et O, de *Philocrates* (Philocrate, esclave de Caius Gracchus) en *Policrates* (Polycrate, tyran de Samos), rendant le texte de Lefèvre incompréhensible.

Au sujet de la constellation de la Couronne (III, 5), les notes marginales du manuscrit O précisent qu'il s'agit bien de la Couronne boréale (*Corona septentrionalis*) et non de la Couronne australe (*Corona meridionalis*), dont Lefèvre, toujours avare d'éclaircissements susceptibles d'aider le lecteur, ne parle pas. Il appelle la Couronne boréale « Couronne de Vénus » (*Corona Veneris*), mais le début du chapitre suivant laisse entendre à demi-mot que celle-ci ne fait qu'un avec la couronne d'or portée par Ariane, conformément à l'une des interprétations antiques de cette constellation.

Le chapitre 6 du livre III est consacré à l'alchimie, c'est-à-dire à la production artificielle de l'or. Fidèle à la tradition de l'occultation cultivée par les alchimistes, Lefèvre déclare que la pratique de cet art est un secret « qu'il est impie de révéler autrement que sous un voile » ; c'est pourquoi les « très anciens sages », à qui l'on doit la division du ciel étoilé en constellations illustrées par des fables mythologiques, ont dissimulé la source céleste de l'or « afin d'empêcher que l'on puisse y accéder avec certitude ». Et, pour rendre tout à fait inviolable le secret de l'alchimie, ils l'ont doublement occulté : d'abord sous le voile de la fable d'Hercule dérobant les pommes d'or du jardin des Hespérides – fable que Lefèvre semble être le premier à avoir

interprétée comme une allégorie alchimique –, puis en ne dessinant pas sur la carte du ciel la constellation correspondante, à savoir l'Arbre des Hespérides (*Arbor Hesperidum*). De fait, la tradition astrologique gréco-latine n'a jamais connu aucune constellation de ce nom, ce qui s'explique aisément puisque c'est Lefèvre d'Étaples qui en est l'inventeur. Avant lui, les astrologues et les mythographes s'étaient contentés de décrire les constellations visibles ; Lefèvre innove radicalement en décrivant les propriétés d'une constellation invisible ! Il a cru en découvrir les traces, révélées par les mages aux seuls esprits sagaces (conformément au principe énoncé dans le chapitre 1 du livre III), dans le fait que la constellation de la Couronne – qui est en or, comme on l'a vu plus haut – est située tout près de celle d'*Engonasin* (« l'Agenouillé »), c'est-à-dire, selon une tradition antique, Hercule terrassant avec sa massue un serpent étendu à ses pieds. Ce serpent est la constellation du Dragon, ici considérée par Lefèvre comme un équivalent symbolique du monstre interdisant l'accès de l'arbre aux pommes d'or. Cela n'avait pas été évoqué dans le chapitre (III, 2) où il avait parlé du Dragon. La raison en est que les « très anciens sages » ont surdéterminé les constellations : celles-ci sont illustrées par plusieurs mythes, chacun d'eux éclairant un aspect de la puissance influentielle d'une constellation donnée. Ainsi, le Dragon considéré isolément possède certaines caractéristiques, mais il en acquiert d'autres lorsqu'il est interprété en liaison avec les constellations voisines. De même, la pseudo-constellation de l'Arbre des Hespérides est implicitement mise en relation avec l'Hydre, constellation australe commentée dans le chapitre 18 du livre IV ; l'Hydre céleste, en effet, avait été identifiée dans l'Antiquité (cf. Manilius, *Astronomica*, V, 16) avec le serpent des Hespérides, ce qui permet à Lefèvre d'établir un lien entre ce dernier et l'hydre de Lerne, également vaincue par Hercule. C'est pourquoi les chapitres III, 6 et IV, 18 du *De magia naturali* forment un seul et même discours, exposant sous une forme allégorique les principes fondamentaux de l'alchimie : Hercule représente l'alchimiste, et le serpent des Hespérides symbolise, tout comme l'hydre de Lerne, « un esprit très subtil qui pénètre et transmue », c'est-à-dire le Mercure philosophal. Ces deux chapitres, qui constituent jusqu'à présent la seule partie publiée du traité de Lefèvre (éd. Letizia Pierozzi et Jean-Marc Mandosio, *Chrysopæia*, V [1992-1996], p. 207-214), avaient été édités à partir du seul manuscrit O ; la collation avec les leçons de V permet désormais d'établir le texte de façon définitive.

L'auteur des notes marginales retranscrites dans le manuscrit O a fort bien vu que la constellation présentée par Lefèvre était inexistante. Il explique que « l'arbre d'Hespérie est poétique et n'est signalé par aucune étoile dans le ciel ; mais il est associé de manière poétique, en guise de préambule, à la représentation céleste d'Hercule » (*Arbor Hesperida poetica, nullisque cæli stellis insignita. Sed Herculeæ cæli effigie ut præmissum poetico more adpropriatur*). L'adjectif « poétique » doit être pris ici dans deux sens différents : 1^o la constellation est fictive (*poetica*), 2^o sa présence dans cette partie du ciel est justifiée *more poetico* par les fables mythologiques relatives aux exploits d'Hercule. Et il s'agit effectivement d'un « préambule », puisque l'Arbre des Hespérides précède, dans le traité de Lefèvre, la constellation représentant Hercule – *Engonasin* –, décrite au chapitre suivant (III, 7). Cette constellation engendre des « esprits héroïques » tournés soit vers la vie active, soit vers la vie contemplative. Les premiers sont des hommes dotés d'une force et d'une volonté exceptionnelles,

comme Hercule ou Thésée, qui domptent les monstres de la terre en triomphant de tous les périls ; les seconds sont des champions de la sainteté, tels Jean Baptiste ou Jérôme, « domptant si complètement les monstres de l'esprit que ceux qui entendent leurs exploits sont frappés de stupeur ». Le chapitre se clôt sur une possible allusion au sceau astrologique d'Hercule et à sa prodigieuse efficacité.

La constellation de la Lyre (III, 8) préside, sans surprise, aux effets magiques de la musique « pour concilier les choses supérieures avec les inférieures », ce qui donne à Lefèvre l'occasion d'énumérer les mages musiciens « David de Bethléem, Orphée de Thrace, Amphion de Thèbes, et l'aimé des dauphins, Arion de Lesbie ». Cet exemple, comme celui qui précède, montre que pour Lefèvre, à cette époque de sa carrière, la « discipline des mages » gouverne l'histoire sainte aussi bien que l'histoire profane (il reniera la magie quelques années plus tard). C'est également le cas avec la constellation du Cygne (III, 9), modèle céleste de la vie « simple et pure » : dans ce chapitre, les mages Assyriens voisinent avec les apôtres, et il est de nouveau question des sceaux astrologiques (*imagines et signacula*).

Le dernier chapitre étudié cette année est celui qui porte sur Céphée (III, 10), constellation de nature à la fois saturnienne et martienne. Son influence peut être désastreuse : « l'horrible porte-flamme » allume en effet dans les membres des humains qui ont le malheur de naître à son lever « une flamme inextinguible et insatiable » dévorant tout le corps, « lamentable fléau » contre lequel la médecine ne connaît pas de remède. Une fois de plus, les notes marginales du manuscrit O explicitent le discours elliptique de Lefèvre, en précisant qu'il s'agit de la maladie appelée « feu sacré » (*sacer ignis*). Cela n'atténue pas, toutefois, la corruption du texte transmis par ce même manuscrit, puisque dans la suite du chapitre Zénon de Citium, le fondateur du stoïcisme, est devenu Démocrite. Lefèvre avait écrit *Zenone Citio* ; ces mots figuraient certainement sous une forme abrégée dans le manuscrit à partir duquel O a été copié, et le copiste a lu *Democrito* ; ce nom a également embarrassé le copiste de V, qui a écrit *Demo* sans parvenir à lire la suite, laissant prudemment un espace blanc après les premières lettres.

Le manuscrit O constitue, on le voit, une base peu fiable pour établir une édition du texte. Ce n'est pas un obstacle pour l'ésotériste américaine Kathryn LaFevvers Evans, diplômée dans une discipline imaginaire – *comparative literature and research in consciousness* – à l'« université du Maharishi » (voir sa page personnelle sur Internet, à l'adresse : www.esswe.org). L'enseignement prodigué par le Maharishi Mahesh Yogi, ex-gourou des Beatles, n'est sans doute pas la meilleure voie pour aborder les questions d'ordre philologique ; M^{me} Evans s'est ainsi mis en tête d'éditer le *De magia naturali* en se fondant exclusivement sur le manuscrit O, comme elle l'a annoncé à diverses reprises. Elle vient de faire paraître un article – « *L'École Abstraite: Coincidentia Oppositorum as a Dialectic of Love (16th-18th Centuries)* », publié sur le site du Cambridge Centre for Western Esotericism (ccwe.wordpress.com/2008) – qui donne une idée de ce à quoi le résultat pourrait ressembler. On y lit par exemple que, dans le *De magia naturali* (II, 7), Lefèvre « mythologise l'unité androgyne du binaire » (?) en employant l'image de la « montagne du binaire », qui serait « synonyme de l'*axis mundi* ou Pilier du Monde ». La formule *mons binarii* figure effectivement dans O ; mais en réalité, comme le montre la collation avec V, ce n'est pas du tout ce que Lefèvre avait écrit. Le texte original parlait de *mens binarii*, « l'esprit du

binaire », pour désigner le principe supracéleste conférant à la sphère des étoiles fixes – que Lefèvre appelle « le premier binaire » – la capacité d'exercer une influence dans le monde sublunaire. Les interprétations folkloriques relatives à je ne sais quelle montagne sont donc hors de propos.

L'étude de textes alchimiques médiévaux, initialement programmée, a été reportée à l'année prochaine. L'alchimie a néanmoins été abordée dans les séances consacrées au chapitre III, 6 du *De magia naturali*.

II. *Le commentaire de Jean Péna (1555) sur le De natura deorum de Cicéron*

Les conférences relatives au commentaire du deuxième livre du *De natura deorum* de Cicéron par Jean Péna, professeur au collège parisien de Presles, ont été endeuillées par le décès de M^{me} Marie-Madeleine Compère, spécialiste de l'histoire des collèges français sous l'Ancien Régime, avec laquelle une fructueuse collaboration avait été entamée (voir le *Livret-Annuaire*, 2004-2005, p. 177-178 ; 2005-2006, p. 172 ; 2006-2007, p. 134-136).

Le livre II du dialogue de Cicéron, contenant le discours du stoïcien Lucilius Balbus sur la nature des dieux, est divisé par le commentateur, d'après les indications fournies par l'orateur, en quatre parties ou disputationes :

Dans la première, il enseigne qu'il y a des dieux ; dans la seconde, ce qu'ils sont ; dans la troisième, que le monde est gouverné par les dieux ; dans la quatrième, enfin, que les dieux s'occupent des affaires humaines.

La lecture des gloses sur la première disputation, divisée en quatorze arguments visant à prouver l'existence des dieux (subdivision beaucoup plus minutieuse que celle habituellement adoptée par les commentateurs modernes), a été achevée cette année. L'ensemble du commentaire est caractérisé par une érudition foisonnante, avec une insistance particulière sur la structure de l'argumentation – ce qui s'explique non seulement par le fait que le commentaire est issu d'un cours destiné aux élèves de la classe de dialectique, mais aussi par l'orientation dominante de toute la pédagogie ramiste. Ramus (Pierre de La Ramée, 1515-1572) était le principal du collège de Presles, qui se présentait comme le foyer d'un enseignement expérimental et novateur. Péna, né en 1531 ou 1532, était lui-même très jeune lorsqu'il composa ce commentaire, en 1555 ; il mourut en 1558.

Ses gloses s'appuient sur une vaste documentation. Péna cite de nombreux historiens et géographes de l'Antiquité (Tite-Live, Fabius Pictor, Polybe, Plutarque, Eutrope, Strabon, Diodore de Sicile, Pomponius Mela...), ainsi que des ouvrages qu'il croit antiques mais que nous savons aujourd'hui être des faux, comme le traité sur les institutions romaines composé au début du xvi^e siècle par Andrea Domenico Fiacchi sous le nom de Lucius Fenestella, ou les écrits de Bérose fabriqués à la fin du siècle précédent par Annius de Viterbe. Des historiens et géographes modernes sont également présents dans son commentaire : Giovanni Marliani, Giulio Pomponio Leto, Pierre Apian, Sébastien Munster. Le commentateur s'appuie également sur des ouvrages mythographiques antiques, en particulier ceux de Furnutus et de Paléphate, qui interprétaient la mythologie à la manière stoïcienne.

Mais c'est dans les domaines de la philosophie et de la science que le commentaire de Péna (qui était mathématicien et astronome) est le plus fourni : de Platon et Aristote à Galien et Dioscoride, de Pline l'Ancien à Élien, de Diogène Laërce à Plutarque, Jamblique ou Macrobe. On notera en particulier les références au *De subtilitate* de Jérôme Cardan, ouvrage très controversé paru en 1550, ainsi qu'aux *Homocentrica* de Jérôme Fracastor, publiés en 1538, où était présenté un nouveau système d'astronomie. Péna, qui n'exprime presque jamais ses propres opinions dans son commentaire, utilise ce genre de sources pour prendre ses distances avec l'aristotélisme alors dominant.

D'autres ouvrages modernes sont mentionnés, notamment les *Adages* d'Érasme (référence banale dans un contexte humaniste), mais aussi – ce qui est beaucoup moins ordinaire – le *De doctrina promiscua* de Galeotto Marzio, polygraphe hérétique du xv^e siècle (ce livre venait d'être réédité à Lyon en 1552) ; ou encore le commentaire des *Phénomènes* d'Aratos par Joachim Périon, publié en 1540, et la traduction latine de l'*Histoire des animaux* d'Aristote par le philosophe byzantin du xv^e siècle Théodore Gaza.